

RICHARD CŒUR DE LION

Contre-portrait d'un mensonge national

Discours prononcé par Rambarde Knight

« L'histoire est une fable convenue. »

— Napoléon Bonaparte, *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1823

EXORDE — BRISURE D'ICÔNE

Mesdames et Messieurs,

Il était un roi qui ne parlait pas la langue de son peuple. Il était un roi qui ne résida dans son royaume que six mois en dix années de règne. Il était un roi qui trahit son père, l'accéléra dans la tombe, et s'allia à l'ennemi mortel de sa maison pour le faire. Il était un roi qui massacra froidement près de trois mille prisonniers désarmés, hommes, femmes et enfants, sous le soleil de Terre sainte. Il était un roi qui revendit, contre dix mille marcs d'argent comptant, la souveraineté d'un royaume voisin que son propre père avait mis quinze ans à soumettre. Il était un roi qui mourait d'un carreau d'arbalète devant un château de second ordre, à la poursuite d'un trésor hypothétique — fin sordide pour un prétendu chevalier sans peur et sans reproche.

Il s'appelait Richard Plantagenêt.

Nous l'appelons Cœur de Lion.

Et nous l'aimons. Nous l'admirons. Nous le chantons. Nous lui élevons des statues de bronze devant les parlements. Nous faisons de lui le compagnon de Robin des Bois, le défenseur de l'innocence, l'archétype de la chevalerie chrétienne. Depuis huit siècles, la légende enfle, s'embellit, se gorge de mensonges confortables et de vérités soigneusement tues.

Ce soir, mes amis, j'entends faire œuvre de chirurgien. J'entends ouvrir la légende, fouiller dans ses viscères, y trouver ce qu'elle cache, et vous le montrer sans détour, sans atténuation, sans le voile rose dont les romantiques anglais — et, à leur suite, toute une tradition historiographique commode — ont enveloppé ce roi de guerre, ce fils parricide, ce massacreur en armure dorée.

Non point pour noircir par plaisir. Non point par goût du scandale facile. Mais parce que les mensonges de l'histoire ressemblent aux mauvaises herbes : à force de ne pas les arracher, ils étouffent les vérités qui mériteraient de pousser à leur place. Et parce qu'un peuple qui ne sait pas regarder ses héros en face est un peuple condamné à les reproduire.

Commençons donc. Et commençons mal — pour Richard.

PREMIÈRE PARTIE — QUI ÉTAIT CET HOMME ? LE BROUILLARD DES ORIGINES

I. Un Anglais qui n'était pas anglais

La première imposture de la légende tient en trois mots : *roi d'Angleterre*. Richard Plantagenêt, né le 8 septembre 1157 au palais de Beaumont à Oxford, était anglais de naissance et de titulature, mais français d'âme, de langue, de culture et de cœur. Son père Henri II était un Angevin mançais — né au Mans, pour être précis —, sa mère Aliénor, une Poitevine qui avait d'abord épousé Louis VII de France avant de convoler avec le Plantagenêt. Richard grandit en Aquitaine, à la cour de sa mère. Il composait des poèmes en français et en langue d'oc, celle des troubadours du Midi. Pour remonter à une ancêtre anglaise de sang, il fallait chercher jusqu'à l'une de ses arrière-grand-mères, Édith. Le reste était continental, seigneurial, et foncièrement étranger à la verte Angleterre dont il porta la couronne sans jamais véritablement la connaître.

Ce fait, pourtant connu de tous les médiévistes sérieux — Jean Flori le rappelle avec constance dans son *Richard Cœur de Lion : le roi-chevalier*, paru chez Perrin en 1999 —, est systématiquement balayé sous le tapis de la légende. Pourquoi ? Parce que la légende a besoin d'un *Anglais*. D'un parangon national. D'un héros identifiable pour les cours d'école et les romans populaires. La réalité historique, elle, nous donne un prince aquitain, un duc de Poitou couronné presque par accident, qui se trouvait dans le bon ordre de succession au moment opportun.

Car n'oublions pas que Richard n'était pas destiné au trône. Il était le troisième fils d'Henri II et d'Aliénor. Il lui fallut les morts prématurées de ses frères — Guillaume à l'âge de quatre ans, puis Henri le Jeune en 1183, foudroyé par la dysenterie à vingt-sept ans, et Geoffroy de Bretagne en 1186, tué dans un tournoi — pour se retrouver héritier présomptif. Naître prince, comme on dit, n'augure pas toujours de régner. Richard régna par défaut autant que par mérite.

Que l'on ne se méprenne point : il avait des qualités réelles. Les chroniqueurs de l'époque le reconnaissent. Guillaume de Newburgh, bénédictin assez critique à son égard par ailleurs, souligne qu'il « parlait avec aisance, composait des vers avec goût et montrait une connaissance aiguë des traditions littéraires » — c'est dans son *Historia rerum anglicarum*, chapitre IV, édité par Howlett en 1885. Richard était un guerrier redoutable, un stratège d'une trempe réelle, un meneur d'hommes dont le charisme physique était attesté de toutes parts. Tout cela est vrai. Tout cela est insuffisant pour en faire le saint laïc que la postérité a consacré.

II. La famille comme champ de bataille

Pour comprendre Richard, il faut comprendre les Plantagenêts. Et les Plantagenêts étaient, par tradition quasi héréditaire, une famille de loups. Henri II lui-même avait constitué un empire considérable — de l'Écosse aux Pyrénées — par la guerre, la ruse et la politique matrimoniale. Mais il n'avait pas su en gérer la succession.

Dès 1173, quand Richard n'avait pas encore seize ans, il participa à la grande révolte de ses frères contre leur père. L'Encyclopædia Universalis le signale sans ambiguïté dans sa notice biographique : Richard « participe, avec son frère aîné Henri le Jeune, à la grande révolte de 1173-1174 contre Henri II, révolte soutenue par le roi de France Louis VII. » Le roi fut le plus fort cette fois. Henri II réprima la rébellion, captura sa propre épouse Aliénor qui avait fomenté le complot, et Richard, battu, jura fidélité à son père — avant de recommencer.

Il recommença en 1182, puis une nouvelle fois et de manière décisive en 1188-1189. Cette dernière rébellion est particulièrement révélatrice du caractère de l'homme. Richard, impatient de régner et craignant que son père Henri II ne lui préfère finalement son jeune frère Jean, s'allia à Philippe Auguste, roi de France et ennemi héréditaire des Plantagenêts, pour réduire

militairement son propre géniteur. Les deux alliés s'emparèrent une à une des villes d'Anjou et du Maine. Le 4 juillet 1189, au traité d'Azay-le-Rideau, Henri II, vaincu, dut reconnaître Richard comme son seul héritier. Deux jours plus tard, le 6 juillet, abandonné de tous, Henri mourut à Chinon — épuisé, démoralisé, trahi.

La chronique de Giraud de Barri — clerc gallois, contemporain des faits — rapporte cette anecdote d'une cruauté saisissante : lorsque Richard vint s'incliner devant la dépouille de son père dans l'abbaye de Fontevraud, les narines du défunt se mirent à saigner. Le prodige cessa à l'instant où Richard quitta la chapelle. Giraud voulait-il simplement moraliser ? Sans doute. Mais que cette anecdote ait circulé, qu'elle ait été jugée digne d'être conservée par les contemporains, en dit long sur l'image que Richard avait parmi ses pairs — celle d'un fils qui avait tué son père, pas du tranchant de l'épée, mais de la lame lente et venimeuse de la trahison.

La Cliothèque, dans son analyse récente des sources primaires, est sèche dans son verdict : « Il est établi qu'il est responsable de la mort de son père en 1189. »

Voilà le fondement de la geste richardienne : une parricide politique. Voilà la roche sur laquelle la cathédrale de la légende fut bâtie.

DEUXIÈME PARTIE — LE ROI QUI HAÏSSAIT SON ROYAUME

I. L'Angleterre comme vache à lait

Richard fut couronné roi d'Angleterre à Westminster, le 3 septembre 1189. Il quitta l'Angleterre avant la fin de l'année suivante pour ne plus y revenir — hormis deux brèves escales obligées — jusqu'à sa mort en 1199. En dix années de règne, il ne résida sur le sol anglais que six mois au total. Six mois. Moins qu'un touriste moderne qui visite le pays deux étés de suite.

Que fit-il de son royaume dans l'intervalle ? Il le ponctionna. Systématiquement. Consciencieusement. Avec la rigueur d'un percepteur et l'affect d'un propriétaire absentéiste qui pressurerait ses fermiers depuis l'étranger.

Pour financer la Troisième Croisade, Richard leva des impôts massifs, vendit des offices à la criée, aliéna des droits royaux, et vida méthodiquement les caisses du Trésor. Le chroniqueur Roger de Hoveden — contemporain des faits et l'une de nos sources les plus fiables sur ce règne — rapporte que Richard aurait lui-même déclaré, avec cet humour grinçant des puissants qui avouent leurs turpitudes en les habillant d'ironie : « J'aurais vendu Londres si j'avais trouvé un acheteur assez riche. » Le propos fut conservé. Il méritait de l'être.

Puis vint la rançon. Capturé au retour de croisade par le duc Léopold d'Autriche — lequel avait d'excellentes raisons de lui en vouloir, comme nous le verrons —, Richard fut vendu à l'Empereur germanique Henri VI, qui fixa la rançon à cent cinquante mille marcs d'argent, soit trente-quatre tonnes de métal précieux, l'équivalent de deux années entières de revenus du royaume anglais. Deux années de revenus. Pour un seul homme. Pour libérer un roi qui n'aimait même pas son royaume.

C'est Aliénor, sa mère, alors septuagénaire, qui se démena pour réunir cette somme faramineuse. Elle leva par trois fois un impôt spécial en Angleterre, se rendit elle-même en Allemagne pour payer et récupérer son fils. Richard rentra en Angleterre en mars 1194. Il y resta un mois. Puis repartit en Normandie combattre Philippe Auguste.

Ce n'est pas là le portrait d'un roi aimant son peuple. C'est le portrait d'un suzerain qui considère son royaume comme un instrument financier au service de ses ambitions continentales. L'historien James Brundage, spécialiste des croisades, ne mâche pas ses mots en 1973 : il qualifie Richard « sans aucun doute du pire dirigeant que l'Angleterre ait jamais connu. » Jugement brutal, sans doute excessif dans sa généralité — mais qui dit quelque chose de vrai sur la relation que Richard entretenait avec son peuple anglais.

L'évêque anglican William Stubbs, érudit victorien qui édita les textes médiévaux avec une rigueur reconnue de tous ses pairs, écrit pour sa part avec la sévérité morale de son époque : « Un mauvais fils, un mauvais époux, un dirigeant égoïste et un individu plein de vices. » Edward Gibbon, un siècle plus tôt, avait été plus ironique : « Si l'héroïsme se limite à la brutalité et à la férocité, alors Richard Plantagenêt occupe une position éminente parmi les héros de son temps. »

Ces voix critiques — toutes anglaises, soit dit en passant, et donc insoupçonnables de francophobie — ont été systématiquement écartées par une tradition qui préférait le roman à l'histoire. Pourquoi ? Nous y reviendrons.

II. L'Écosse vendue : la souveraineté au prix d'une rançon de croisade

Il existe une autre page du règne de Richard, moins sanglante que d'autres mais tout aussi révélatrice du personnage, que la légende préfère taire : la manière dont, à peine couronné, il traita la souveraineté d'un royaume voisin comme un actif négociable, à solder au plus vite pour financer son aventure orientale.

Il faut, pour la comprendre, revenir quinze ans en arrière — à cette grande révolte de 1173-1174 que nous avons déjà évoquée, celle où le jeune Richard, pas encore seize ans, s'était dressé contre Henri II aux côtés de ses frères. Guillaume le Lion, roi d'Écosse, avait saisi l'occasion pour se joindre à la coalition des rebelles, espérant arracher au passage le Northumberland dont il rêvait depuis son avènement. Le calcul tourna au désastre : surpris dans le brouillard près d'Alnwick le 13 juillet 1174, désarçonné, capturé, il fut conduit prisonnier — les pieds liés sous le ventre de sa propre monture, traitement infligé d'ordinaire aux criminels, non aux rois — jusqu'en Normandie, où Henri II le retenait.

Pour recouvrer sa liberté, Guillaume dut signer, en décembre 1174, le traité de Falaise — dont le texte nous est conservé dans les *Gesta Regis Henrici Secundi*, attribués à Roger de Hoveden. Les termes en étaient sans équivoque : hommage perpétuel au roi d'Angleterre « pour l'Écosse et pour toutes ses autres terres », remise des châteaux de Roxburgh, Berwick, Jedburgh, Édimbourg et Stirling à des garnisons anglaises entretenues aux frais du Trésor écossais, soumission de l'Église d'Écosse à l'autorité de Cantorbéry. L'Écosse, pour la première fois de son histoire, cessait juridiquement d'être un royaume souverain. Quinze années durant, elle porta ce joug, payant — selon les estimations des historiens modernes — quelque quarante mille marcs d'argent pour la seule garnison des places fortes occupées.

Le 5 décembre 1189 — trois mois à peine après son sacre, et alors qu'il ne pensait déjà qu'à rassembler l'argent nécessaire à son départ pour la Terre sainte —, Richard reçut Guillaume à Cantorbéry. Contre dix mille marcs d'argent comptant, il signa ce que l'on nomme depuis le Quitclaim de Cantorbéry : restitution des châteaux de Roxburgh et de Berwick, annulation pure et simple du traité de Falaise, affranchissement de l'Écosse de tout lien de vassalité. La *Chronica de Mailros*, chronique contemporaine de l'abbaye cistercienne de Melrose, résume la chose en une formule qu'on ne saurait améliorer : l'Écosse était délivrée de « ce pesant joug de servitude » qu'Henri II lui avait imposé.

Ce que son père avait mis quinze ans à construire — par la guerre, par la capture humiliante d'un roi rival, par une domination patiemment entretenue —, Richard le défit en une seule entrevue, pour de l'argent comptant. Et il le défit à perte, comble de l'ironie : les quarante mille marcs que l'occupation avait coûtés aux Écossais sur quinze années valaient près de quatre fois la somme pour laquelle leur souverain obtint, en un après-midi, d'y renoncer. Même la biographie la plus admirative de Richard ne peut maquiller le fait en vertu d'État. Le *Oxford Dictionary of National Biography*, sous la plume de l'historien John Gillingham, ne peut que consigner froidement que « ses tractations avec l'Écosse furent un succès encore plus net » que ses autres règlements frontaliers — succès, précise immédiatement le texte, exclusivement financier, jamais qualifié de service rendu à la couronne d'Angleterre sur la durée. On se souvient du mot qu'on lui prête : « J'aurais vendu Londres si j'avais trouvé un acheteur assez riche. » Faute d'acheteur pour Londres, il vendit l'Écosse — ou plus exactement, il revendit à son propriétaire légitime ce que son père avait conquis, empochant au passage la différence.

L'épisode n'était pas isolé. En 1194, libéré de sa captivité allemande et toujours assoiffé de liquidités pour sa guerre normande, Richard reçut une nouvelle offre de Guillaume : quinze mille marcs, cette fois, pour le Northumberland lui-même. Il refusa — non par scrupule patriotique, mais parce que Guillaume réclamait aussi les châteaux qui s'y trouvaient, et que Richard, fin négociateur jusqu'au bout, entendait toucher l'argent sans céder les forteresses. Seule sa mort, en 1199, devant Châlus, mit un terme à la négociation. Le royaume d'Écosse, dans l'esprit de Cœur de Lion, n'était ni un voisin ni même un vassal : c'était une ligne de crédit, que l'on tirait selon les besoins du moment.

La légende de Richard Cœur de Lion a su ne pas voir ce livre de comptes. Nous, ce soir, l'ouvrons.

TROISIÈME PARTIE — LA CROISADE OU LE ROMAN D'UNE DÉFAITE

I. Mise en contexte : la Troisième Croisade (1189-1192)

Permettez-moi ici une halte historiographique indispensable. Pour juger équitablement Richard en Terre sainte, il faut comprendre dans quel contexte il y débarqua.

En 1187, le sultan ayyoubide Saladin avait infligé aux croisés une défaite catastrophique à la bataille de Hattin, le 4 juillet, détruisant l'armée du royaume de Jérusalem. Quelques semaines plus tard, le 2 octobre 1187, Jérusalem tombait aux mains des musulmans pour la première fois depuis 1099. La nouvelle ébranla l'Occident chrétien dans ses fondements. Le pape Grégoire VIII lança l'appel à la Troisième Croisade. Les souverains d'Europe répondirent.

Trois rois partirent : Frédéric Barberousse, l'Empereur germanique, qui se noya dans un fleuve de Cilicie en 1190 et dont l'armée se disloqua avant d'atteindre la Terre sainte ; Philippe II Auguste, roi de France ; et Richard Plantagenêt, roi d'Angleterre. La croisade allait révéler Richard sous tous ses aspects — son génie militaire indéniable, et sa brutalité systématique.

II. Chypre : la conquête par l'offense

Sur la route, en avril 1191, la flotte anglaise fut dispersée par une tempête. Le navire qui transportait Bérengère de Navarre, fiancée de Richard, s'échoua sur les côtes de Chypre, alors gouvernée par Isaac Comnène, un tyran local. Isaac maltraita les naufragés et refusa de les rendre.

Richard, en apprenant la nouvelle, débarqua, lança une campagne éclair, s'empara de toute l'île en quelques semaines, fit prisonnier Isaac — en lui accordant la grâce singulière de ne pas être enchaîné de fer, mais d'argent, ce qui fut scrupuleusement respecté —, et vendit la souveraineté de Chypre aux Templiers pour renflouer ses caisses. Une campagne brillante, militairement. Moralement discutable : Chypre était un État chrétien. Isaac était certes un tyran, mais il était de la communauté chrétienne orientale. Cette conquête n'était pas prévue par la logique croisée. Elle servit les intérêts de Richard.

C'est également à Chypre que Richard épousa enfin Bérengère de Navarre — vingt et un ans après ses fiançailles initiales avec Aélis de France, sœur de Philippe Auguste, qu'il avait royalement laissée tomber au dernier moment, invoquant le prétendu déshonneur que son propre père — d'après une rumeur colportée par Giraud de Barri — aurait fait subir à la malheureuse. Philippe Auguste encaissa l'affront. Le mariage des rois est aussi une arme.

III. Acre : la victoire et le carnage

Le 12 juillet 1191, la ville de Saint-Jean-d'Acre tomba. La ville assiégée par les croisés depuis deux ans capitula, en grande partie grâce à l'arrivée des renforts de Richard et de Philippe. Ce fut le premier et le seul grand succès militaire de cette croisade. Philippe Auguste, malade, épuisé par les querelles entre chefs croisés, prit la décision de rentrer en France — laissant Richard seul à la tête des forces chrétiennes.

Richard négocia alors avec Saladin les termes de la reddition. Les défenseurs d'Acre auraient la vie sauve en échange de la restitution de la Vraie Croix — dont Saladin s'était emparé à Hattin — et d'une rançon de deux cent mille pièces d'or, ainsi que de mille six cents prisonniers chrétiens.

Les négociations traînèrent. Saladin temporisait — sans doute dans l'espoir qu'une armée de secours lui permette de reprendre la ville. Richard, impatient, interpréta les délais comme une provocation délibérée.

Le 20 août 1191, Richard fit sortir tous les prisonniers musulmans d'Acre — entre deux mille cinq cents et trois mille personnes, selon les sources. La *Bibliothèque nationale de France*, dans ses *Essentiels*, rapporte sobrement : « Richard Cœur de Lion fait exterminer 2 700 soldats et 300 femmes et enfants. » L'*Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi* — chronique anonyme des croisés, donc partiellement favorable à Richard — confirme le chiffre de deux mille sept cents. Roger de Hoveden parle de plus de trois mille morts.

Les prisonniers furent menés sur une colline appelée Ayyadieh, à quelques miles d'Acre. Là, en vue de l'armée ayyoubide et du propre quartier général de Saladin, ils furent décapités, abattus à la hache, transpercés de lances et d'épées. Steven Runciman, dans son monumental *A History of the Crusades* en trois volumes, qualifie cet acte de « meurtre de sang-froid ». L'historienne Patricia Bernstein, dans son analyse du massacre, note que Richard devait nécessairement savoir qu'en exécutant ces prisonniers, il condamnait également ses propres soldats retenus par Saladin — ce qui se vérifia : Saladin, furieux, fit tuer les prisonniers chrétiens en sa possession.

Voilà un acte que la légende de Richard n'évoque qu'en baissant les yeux, en murmurant des excuses stratégiques, en rappelant que Saladin lui-même avait exécuté des croisés à Hattin. Tout cela est vrai. Mais deux massacres ne font pas une vertu. Et on n'élève pas des statues de bronze à un homme en invoquant le principe que l'ennemi était pire que lui.

La question posée par l'historienne Bernstein est celle que l'honnêteté nous force à poser : le contexte général de violence de l'époque excuse-t-il cette boucherie ? La réponse de la conscience chrétienne — que Richard prétendait représenter, au nom de laquelle il avait pris la croix — devrait être non.

IV. Jérusalem : l'objectif qui ne fut jamais atteint

Après Ayyadieh, Richard marcha vers Jérusalem. Il remporta la bataille d'Arsouf, le 7 septembre 1191, contre les forces de Saladin — une victoire décisive sur le terrain, brillamment conduite. Il gagna Jaffa. Il approcha de Jérusalem par deux fois — en janvier 1192, puis à nouveau en juin de la même année.

Et par deux fois il battit en retraite.

La raison officielle : les fortifications de Jérusalem étaient trop puissantes, les lignes d'approvisionnement trop vulnérables, la coalition croisée trop discordante. Tout cela est juste. La vérité moins avouable est que Richard savait que Philippe Auguste, rentré en France, lorgnait sur la Normandie, que son frère Jean sans Terre complotait avec le roi de France pour se partager ses possessions, et que son empire continental était en train de lui glisser des mains pendant qu'il jouait au chevalier sous le soleil de Palestine.

Le traité conclu avec Saladin en septembre 1192 accordait aux chrétiens la possession des territoires côtiers et le droit de pèlerinage libre à Jérusalem. La ville sainte restait aux mains des musulmans. C'était, diplomatiquement, ce que les contemporains appelèrent pudiquement un « pis-aller ». En langage moderne : un échec habillé en compromis.

Richard quittait la Terre sainte le 9 octobre 1192, sans avoir repris Jérusalem — l'objectif pour lequel tout avait été sacrifié, l'Angleterre saignée, des milliers d'hommes tués, et une boucherie perpétrée sur les prisonniers d'Acre.

V. La capture : le roi trahi par sa propre arrogance

Sur le chemin du retour, les mésaventures de Richard révèlent un aspect de son caractère que la légende transforme en aventure romantique : une incapacité chronique à mesurer les conséquences de ses actes.

À Acre, lors de la prise de la ville en juillet 1191, Richard avait fait jeter le drapeau du duc Léopold d'Autriche du haut des remparts de la ville conquise — un affront personnel d'une grossièreté rare envers un allié, au seul motif que Léopold avait osé arborer ses couleurs aux côtés des siennes. Léopold n'oublia pas.

En décembre 1192, Richard, contraint de traverser les terres du duc pour rejoindre ses royaumes, tenta de voyager incognito, déguisé en marchand. Il fut reconnu — la légende aime à dire que c'est une bague dorée qui le trahit — et capturé à Vienne. Léopold le livra à l'Empereur Henri VI, qui fixa une rançon extravagante : cent cinquante mille marcs d'argent, trente-quatre tonnes de métal. Le pape Célestin III excommunia Léopold et menaça d'interdire l'Empereur pour violation de la protection canonique accordée aux croisés — ce qui n'empêcha personne de rien.

Treize mois de captivité. Et pendant ce temps, Philippe Auguste et Jean sans Terre dépecèrent le domaine continental des Plantagenêts. La capture n'était pas un coup du sort : c'était la conséquence directe d'une insulte inutile et méprisante commise plusieurs mois plus tôt contre un allié chrétien.

La légende en fait un épisode chevaleresque — avec Blondel le troubadour qui retrouve son roi en chantant sous les tours des châteaux allemands, anecdote rapportée au XIII^e siècle dans les *Récits d'un ménestrel de Reims* et depuis décorée de tous les ornements de la pastorale romantique. Ce que la légende oublie de dire, c'est que l'Angleterre paya cette incurie pendant des années.

QUATRIÈME PARTIE — LA MORT D'UN TRÉSOR PERDU

Richard rentra en Angleterre en mars 1194 — libéré après paiement de la rançon, le royaume saigné à blanc pour la seconde fois en quelques années. Il y resta un mois. Se fit couronner une seconde fois, pour réaffirmer sa légitimité. Et repartit en Normandie combattre Philippe Auguste.

Les cinq dernières années de son règne furent consacrées à cette guerre continentale — une guerre complexe, faite de sièges, de trêves et de diplomatie subtile, marquée par la construction de Château-Gaillard entre 1196 et 1198, forteresse révolutionnaire dominant la vallée de la Seine, œuvre d'un génie militaire authentique. Richard remporta des succès réels — Fréteval en 1194, Gisors en 1198. La Normandie résistait.

Mais en janvier 1199, une trêve imposée par le pape offrit à Philippe Auguste un répit. Richard, privé de sa guerre, chercha un autre théâtre d'opérations.

Il entendit parler d'un trésor caché dans la seigneurie de Châlus-en-Limousin, possession du vicomte Adémar de Limoges — son propre vassal, qui avait eu la mauvaise idée de s'allier à Philippe Auguste. Richard décida d'assiéger ses châteaux pour le punir de cette trahison. Châlus-Chabrol était une modeste forteresse. Sa garnison, quelques soldats à peine.

Le 26 mars 1199, Richard, se promenant imprudemment au pied des remparts sans son armure — peut-être par fanfaronnade, peut-être par négligence, les deux hypothèses ne s'excluent pas —, reçut un carreau d'arbalète dans l'épaule gauche. La blessure, mal soignée, s'infecta. La gangrène fit son œuvre. Onze jours plus tard, le 6 avril 1199, Richard Plantagenêt mourait à quarante-deux ans.

Il appela l'arbalétrier — un certain Bertrand de Gurdun, dit aussi Pierre Basil selon d'autres sources — et lui pardonna noblement, dit la chronique. Puis ordonna qu'on lui remette une somme d'argent et qu'il soit libéré. À peine Richard eut-il rendu l'âme que son mercenaire Mercadier fit écorcher vif l'arbalétrier et le fit pendre.

Tel était le règne de Richard Cœur de Lion : il pardonnait avec élégance, et ses serviteurs tuaient avec efficacité derrière lui.

Son corps fut inhumé à l'abbaye de Fontevraud, auprès de son père qu'il avait précipité dans la tombe. Son cœur — d'où le surnom — fut enterré séparément à Rouen. Ses entrailles à Châlus. Un homme dispersé en mort comme il l'avait été en vie.

Aliénor était à son chevet. Elle survécut à tous ses fils.

CINQUIÈME PARTIE — LA FABRIQUE DU MYTHE

I. Les propagandistes médiévaux : les jongleurs du roi

Comment un tel personnage — fils parricide, roi absent, massacreur de prisonniers, souverain qui ruina son royaume à deux reprises — est-il devenu l'idole des siècles ?

La réponse commence dès son vivant. Richard comprit très tôt la valeur de ce que nous appellerions aujourd'hui la communication politique. Il entretenait autour de lui une véritable cour de jongleurs, de troubadours et de poètes dont la mission non avouée était de façonner et de diffuser son image. Jean Flori le note avec précision dans son ouvrage de référence : de nombreux jongleurs étaient chargés de répandre ses exploits, ses paroles admirables et ses gestes

généreux. L'époque était particulièrement réceptive à ce type de propagande : bercée par la Chanson de Roland et les aventures arthuriennes, la culture médiévale du XII^e siècle était une culture de l'épopée, du geste héroïque, du chevalier sans peur.

Richard alimenta lui-même cette machine. Il se vantait de posséder Excalibur, l'épée du roi Arthur — qu'il offrit d'ailleurs à un roi de Sicile lors d'une escale. Il composait des sirventes et des tençons, dont le célèbre *Ja nus bons pris* — « Jamais homme prisonnier » — écrit pendant sa captivité germanique. Ce poème, d'une sincérité lyrique remarquable, fut habilement diffusé pour entretenir la sympathie à son égard pendant que sa mère réunissait la rançon. C'était à la fois une plainte sincère et un instrument de propagande. L'historien Martin Aurell, dans *Le Pouvoir des rois*, souligne cette double nature de la production littéraire richardienne.

Ses adversaires contemporains percevaient la manipulation. Bertran de Born, le troubadour poitevin qui avait chanté Richard — et inventé le surnom *Oc-e-No* — se retira à l'abbaye du Dalon après la mort du roi, comme si la fin du spectacle avait dissipé l'enchantement. Il avait servi le mythe. Le mythe n'avait plus besoin de lui.

II. L'embellissement scolastique et victorien

Les siècles passèrent. La légende enfla. Elle trouva sa formulation la plus populaire — et la plus nuisible — au début du XIX^e siècle, sous la plume de Walter Scott.

En 1825, Scott publiait *Le Talisman*, roman historique où Richard apparaît dans toute la splendeur d'un paladin chrétien — juste, magnifique, généreux, capable de reconnaître la grandeur de Saladin lui-même. Le roman connut un succès prodigieux. Il fut traduit dans toutes les langues européennes. Il fut adapté au théâtre, à l'opéra, puis au cinéma. C'est largement par Scott que l'image moderne de Richard Cœur de Lion fut constituée dans l'imaginaire populaire occidental.

Ce faisant, Walter Scott prenait le contre-pied des historiens anglais de son époque, qui étaient généralement plus sévères envers Richard. Il préférait le romanesque à la vérité. Il n'était pas le premier ni le dernier.

Mais Scott lui-même, soyons honnêtes, n'était pas dupe de tous les aspects du personnage. Dans *Le Talisman*, il retient parfois « son côté brute épaisse », comme le note l'un de ses commentateurs. Le romancier savait ce qu'il faisait : il construisait une fiction consciente, pas une biographie. C'est la postérité qui a confondu le roman et le manuel.

La période victorienne, avec ses vertus morales ostentatoires et son goût du héros national, amplifia encore le phénomène. L'époque avait besoin d'un croisé exemplaire pour justifier ses propres aventures impériales. Richard fournissait le modèle : un roi chrétien combattant pour la civilisation contre la barbarie, portant la bonne parole dans des contrées lointaines par la force de l'épée. Que ce roi n'ait jamais repris Jérusalem était un détail que l'on préférait ne pas trop souligner.

La statue de Richard Plantagenêt trône devant le Parlement de Westminster depuis 1860, œuvre du sculpteur Carlo Marochetti. Elle est dorée, majestueuse, brandissant l'épée vers le ciel. C'est l'image d'un roi que l'Angleterre victorienne rêvait d'avoir eu. Pas l'image de celui qu'elle avait réellement eu.

III. Robin des Bois ou l'alibi littéraire

L'apothéose du mythe richardien se situe dans sa fusion avec la légende de Robin des Bois. Depuis les ballades médiévales tardives jusqu'aux adaptations cinématographiques d'Errol Flynn en 1938 et de Kevin Costner en 1991, Richard est le roi légitime et bon dont Jean sans Terre

usurpe le trône, et que Robin défend en attendant son retour. Richard est la lumière absente qui justifie toute résistance. Jean est l'ombre tyrannique qui occupe sa place.

Cette construction narrative est un chef-d'œuvre de propagande romanesque. Elle transforme une réalité historique complexe — un roi absent chronique, un frère certes peu recommandable mais qui au moins résidait dans son royaume — en un mythe manichéen où Richard est le Bien et Jean le Mal. Elle fait de l'absence même de Richard une vertu : il est en croisade, il se bat pour la chrétienté, il souffre dans les prisons de l'Empereur. Comment pourrait-on lui reprocher quelque chose ?

On oublie que pendant cette absence, la souveraineté de l'Écosse se négociait à la pièce au profit du Trésor royal, que les impôts anglais s'accumulaient pour financer les guerres continentales d'un roi qu'on ne voyait jamais, et que le peuple qu'on disait défendre contre Jean sans Terre était en réalité le plus instrumentalisé des deux régimes.

L'ironie de l'histoire — et je prie que l'on pardonne cette touche d'ironie à un homme qui prétend aimer ce pays autant que sa patrie — est que Jean sans Terre, pour toutes ses défauts personnels et ses échecs militaires, fut au bout du compte le roi sous lequel fut arrachée la *Magna Carta* en 1215. Le premier instrument des libertés anglaises. Le fondement de tout ce que le système parlementaire britannique allait construire au fil des siècles. Richard, le roi glorieux, laissait un royaume appauvri et épuisé. Jean, le roi honni, laissait un document constitutionnel qui allait traverser les siècles. L'histoire a parfois un sens de l'humour que les mythologues n'apprécient guère.

IV. La filiation des idées fausses : qui a alimenté la flamme ?

La propagande richardienne n'est pas tombée du ciel. Elle a eu ses vecteurs, ses instruments, ses relais — à travers les siècles, à travers les pays, à travers les genres littéraires.

Les troubadours et chroniqueurs de cour furent les premiers. Ambroise d'Évreux, qui accompagna Richard en croisade et rédigea l'*Estoire de la Guerre Sainte*, est une source précieuse mais partielle : c'est un propagandiste intégré, un embedded journalist avant la lettre, dont la mission était de célébrer le roi. Son témoignage est irremplaçable pour les faits militaires ; il est suspect pour tout ce qui touche à l'éthique et à la justice des actes rapportés.

La tradition chevaleresque médiévale fit le reste. Dans un monde qui valorisait la prouesse guerrière par-dessus tout, Richard était l'incarnation parfaite de l'idéal — courage physique, générosité envers les vaincus nobles, maîtrise de l'épée et du verbe. Que cet idéal fût régulièrement trahi dans la réalité, que le massacre d'Ayyadieh fût incompatible avec les codes de la chevalerie chrétienne, fut prudemment oublié.

Le roman historique du XIXe siècle donna au mythe sa forme moderne. Scott en Angleterre, mais aussi d'autres romanciers continentaux, habillèrent Richard des vertus dont leur époque rêvait : le héros national, le champion de la chrétienté, l'homme qui aurait pu sauver Jérusalem si les circonstances l'avaient permis. La chronique réelle fut noyée sous l'encre du roman.

Le cinéma du XXe siècle parfait l'édifice en lui donnant un visage, une voix, une présence physique inoubliable. D'Errol Flynn à Peter O'Toole en passant par Sean Connery dans la version de 1991, Richard devient une figure de l'imaginaire mondial, reconnaissable entre mille, associé aux valeurs les plus nobles — loyauté, bravoure, foi. Chaque nouvelle adaptation ajoute une couche de vernis supplémentaire sur la réalité.

L'historiographie nationaliste anglaise enfin a joué son rôle propre. L'Angleterre victorienne et édouardienne avait besoin de ses héros médiévaux pour légitimer l'Empire et ancrer dans un passé glorieux les ambitions présentes. Richard fournissait un précédent : un roi

anglais qui avait dominé l'Europe et combattu pour la civilisation chrétienne dans des contrées lointaines. Que ce roi fût à peine anglais était, une fois de plus, un détail.

SIXIÈME PARTIE — LE VRAI BILAN : CE QU'IL LAISSA

Que laissa Richard Plantagenêt après dix ans de règne ?

Il laissa un royaume appauvri, saigné par deux levées fiscales extraordinaires — l'une pour la croisade, l'autre pour la rançon — et dont les institutions avaient fonctionné, paradoxalement, mieux en son absence qu'en sa présence, grâce à des régents compétents comme Aliénor et Hubert Walter.

Il laissa la Normandie — qu'il avait bien défendue, il faut lui accorder cela — mais qui serait perdue en moins d'une décennie après sa mort, sous son successeur Jean, que la liquidation de l'empire Plantagenêt continental précipita dans les bras de Philippe Auguste.

Il laissa Château-Gaillard — chef-d'œuvre d'architecture militaire, preuve de son génie tactique, qui tomba néanmoins aux mains de Philippe Auguste en 1204, cinq ans après la mort de son bâtisseur. Le chef-d'œuvre ne valait que par la main qui l'animait.

Il laissa un héritage dynastique précaire : son successeur désigné était Jean, le frère qu'il avait trahi jadis, puis pardonné, puis choisi par défaut — car Arthur de Bretagne, l'autre prétendant, était trop jeune et trop vulnérable. Jean allait perdre la quasi-totalité des possessions continentales en quinze ans.

Et il laissa la légende. Cette légende gigantesque, indestructible, alimentée depuis huit siècles par les jongleurs d'hier et les scénaristes d'aujourd'hui. Cette légende qui fait de lui le plus aimé des rois anglais — comme l'observe Régine Pernoud dans sa biographie parue chez Fayard en 1988 — alors qu'il ne parla jamais la langue de ce peuple, ne le gouverna presque jamais directement, et le traita comme une source de revenus plutôt que comme une communauté humaine dont il avait la charge.

Est-ce là le portrait d'un grand roi ?

C'est le portrait d'un grand guerrier. D'un grand joueur. D'un homme qui maîtrisait l'art de la guerre et l'art de l'image avec une habileté remarquable pour son siècle. Mais un grand roi est autre chose. Un grand roi reste. Un grand roi construit. Un grand roi pense à ses successeurs et à son peuple. Un grand roi ne laisse pas un trésor de guerre vide et la souveraineté d'un royaume voisin vendue à la pièce pour solder ses propres dettes.

PÉRORAISON — LE MIROIR ET L'AVERTISSEMENT

Mesdames et Messieurs,

Pourquoi est-il important, en ce siècle qui est le nôtre, de revisiter la légende de Richard Cœur de Lion ? Pourquoi déranger ce bon géant de bronze qui trône devant Westminster, épée levée, regard vide d'une confiance en lui-même que seule la mort a pu éteindre ?

Parce que les mythes politiques ne sont pas innocents. Parce qu'une société qui adore ses héros sans les examiner est une société qui se condamne à reproduire leurs erreurs. Parce que Richard

Cœur de Lion, en tant que mythe, a légitimé pendant des siècles un modèle de gouvernement fondé sur la guerre perpétuelle, l'absence aux affaires intérieures, le mépris des populations civiles, et la conviction que la gloire militaire absout tous les crimes.

Nous avons vu ce modèle ressurgir à chaque époque où une nation a eu besoin d'un prétexte pour regarder vers l'extérieur plutôt que vers elle-même. Nous l'avons vu dans les guerres coloniales, habillées en croisades de civilisation. Nous l'avons vu dans les aventures militaires de puissances convaincues d'incarner la justice universelle. Nous l'avons vu dans le culte du chef guerrier, du décideur infailible, de l'homme providentiel dont l'absence est toujours présentée comme une vertu — il est ailleurs à se battre pour nous — plutôt que comme une désertion.

Richard Cœur de Lion n'est pas seulement un personnage historique du XIIe siècle. Il est un archétype. Et les archétypes, mes amis, ne vieillissent jamais vraiment.

Il y a dans la tradition chrétienne dont je me réclame — et je la revendique sans honte ni apologie — une notion qui s'appelle l'examen de conscience. C'est un exercice difficile, inconfortable, qui consiste à regarder la vérité en face même quand elle nous est défavorable, même quand elle dérange les récits auxquels nous nous sommes accoutumés. L'examen de conscience s'applique aux individus. Il doit aussi s'appliquer aux nations, aux traditions, aux héritages qu'on brandit trop facilement comme des étendards sans jamais en lire les revers.

Ce soir, nous avons pratiqué ensemble un tel examen sur la figure de Richard Plantagenêt. Nous avons ouvert la légende. Nous y avons trouvé un homme réel — complexe, brillant par certains aspects, terrible par d'autres. Nous avons trouvé un fils qui tua son père par ambition. Un roi qui abandonna son peuple à la fiscalité et à la violence pour courir l'aventure sous d'autres cieux. Un guerrier qui massacra des prisonniers désarmés sous le soleil de Palestine. Un négociateur qui revendit, pour financer ses propres ambitions, la souveraineté d'un royaume que son père avait mis quinze ans à soumettre. Et un mythe — construit de son vivant, amplifié sur des siècles — qui a su cacher tout cela sous des couches successives de propagande, de romanesque et de cinémascope.

Je ne vous demande pas de haïr Richard Cœur de Lion. Je vous demande de le voir. Vraiment le voir. Sans le voile que Walter Scott et ses successeurs ont tendu devant ses actes. Sans l'armure dorée que la légende lui a forgée pour cacher les entailles de la réalité.

Car voir clairement les héros du passé, c'est la seule façon d'éviter d'en fabriquer de nouveaux sur le même moule. C'est la seule façon de reconnaître, quand ils arrivent — et ils arrivent toujours —, les grands guerriers qui font de beaux discours et de mauvais rois, les absents glorieux qui saignent les peuples dont ils prétendent être les champions, les croisés modernes qui massacrent au nom d'idéaux qu'ils ne pratiquent pas.

L'histoire est le premier des médecins. Mais elle ne soigne que ceux qui acceptent de la lire honnêtement.

Cœur de Lion. Certes. Mais pas de roi.

Merci.

SOURCES ET RÉFÉRENCES HISTORIQUES CITÉES

Sources primaires (XIIe–XIIIe siècles)

- *Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, chronique anonyme de la Troisième Croisade, vers 1222. Édition critique : William Stubbs, 1864.
- **Roger de Hoveden** (*Rogerus de Hoveden*), *Chronica*, couvrant les règnes de Henri II et Richard I^{er}. Édition : Stubbs, *Rolls Series*, 1868-1871.
- **Benoît de Peterborough**, *Gesta Regis Henrici Secundi*, chronique contemporaine des Plantagenêts.
- **Giraud de Barri** (*Giraldus Cambrensis*), *De Principis Instructione*, vers 1193-1217.
- **Guillaume de Newburgh**, *Historia Rerum Anglicarum*, livre IV, éd. Howlett, 1885. Source majeure et critique pour l'ensemble du règne de Richard.
- **Ambroise d'Évreux**, *L'Estoire de la Guerre Sainte*, vers 1195. Relation versifiée de la Troisième Croisade.

Sources secondaires modernes

- **Jean Flori**, *Richard Cœur de Lion : le roi-chevalier*, Perrin, 1999 (rééd. Payot & Rivages). Biographie de référence en langue française.
- **Régine Pernoud**, *Richard Cœur de Lion*, Fayard, 1988.
- **Georges Minois**, *Richard Cœur de Lion*, Perrin, 2020.
- **John Gillingham**, *Richard I*, Yale English Monarchs, 1999. Biographie de référence en langue anglaise.
- **Steven Runciman**, *A History of the Crusades*, 3 volumes, Cambridge University Press, 1951-1954.
- **James Brundage**, *Richard Lion Heart*, Scribner, 1974.
- **Martin Aurell**, *Le Pouvoir des rois : France, Xe-XIIIe siècle*, PUF, 2010.
- **Jean Favier**, *Les Plantagenêts : origines et destin d'un empire, XIe-XIVe siècles*, Fayard, 2004.
- **William Stubbs** (éd.), *Chronicles and Memorials of Richard I*, *Rolls Series*, 1864.

Sur le Quitclaim de Cantorbéry et les relations avec l'Écosse (1189-1194)

- Roger de Hoveden, *Gesta Regis Henrici Secundi* (cité supra) ; texte du traité de Falaise et des accords subséquents.

Chronica de Mailros (Chronique de Melrose), éd. Joseph Stevenson, Bannatyne Club, 1835.

- *Oxford Dictionary of National Biography*, article « Richard I », par John Gillingham.

Sources critiques contemporaines de Richard (XIIe–XIVe siècles)

- **Edward Gibbon**, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, 1776-1789 (vol. VI, appendices sur les croisades).
- **William Stubbs**, *The Constitutional History of England*, 1874, t. I (commentaires sur Richard I^{er}).

Sur la propagande littéraire

- **Walter Scott**, *The Talisman*, 1825 (construction romanesque du mythe richardien).
- **Michèle Brossard-Dandré et Gisèle Besson**, *Richard Cœur de Lion : Histoire et légende*, 1989 (recueil commenté de sources primaires).

— *Discours composé par Rambarde Knight*
